

M

Le magazine du Monde

**LAETITIA
CASTA
ENTRE
EN
SCÈNE**

M Le magazine du Monde n° 532. Supplément au Monde n° 23915/2000 C 81975
SAMEDI 27 NOVEMBRE 2021. Ne peut être vendu séparément.
Disponible en France métropolitaine, en Belgique et au Luxembourg.



SPÉCIAL LUXE

Combinaison
en jersey,
SAINT LAURENT
PAR ANTHONY
VACCARELLO.

LAETITIA CASTA, LE RÔLE DE SA VIE.



LE GOÛT

Texte Pascale NIVELLE
Stylisme Emmanuelle ALT
Photos Henrik PURIENNE

ELLE A LONGTEMPS EU PEUR DE RESTER PIÉGÉE PAR SON IMAGE DE BEAU BRIN DE FILLE. À 43 ANS, LAETITIA CASTA SE SENT ENFIN AUSSI LÉGITIME COMME TOP-MODÈLE, OÙ ELLE CONTINUE DE RAYONNER À SA FAÇON GLAMOUR ET ESPIÈGLE, QUE COMME COMÉDIENNE. À L’AFFICHE DE TROIS FILMS, DONT “LA CROISADE”, DE SON MARI LOUIS GARREL, QUI SORTIRA LE 22 DÉCEMBRE, ELLE SERA AUSSI SEULE SUR LES PLANCHES DU THÉÂTRE DU ROND-POINT, EN JANVIER, POUR INCARNER LA GRANDE PIANISTE ROUMAINE CLARA HASKIL.



Pull en laine mohair,
ISABEL MARANT.

CE

SOIR DE NOVEMBRE, à Marseille, le public assiste à la représentation de rodage de *Clara Haskil, prélude et fugue*. La première aura lieu au Théâtre du Rond-Point, le 5 janvier, à Paris. Seule en scène, Laetitia Casta, 43 ans, fait oublier la pin-up des calendriers Pirelli des années 1990. Natte sur l'épaule, à peine maquillée, le corps flouté par la sage robe noire offerte par son ami Anthony Vaccarello, le directeur artistique de Saint Laurent, elle raconte l'histoire vraie d'une pianiste de génie née en Roumanie, à moitié bossue et qui a couru toute sa vie derrière la gloire et les cachets. À l'extinction des feux, les spectateurs, debout, bissent et applaudissent. Venu pour Casta, ils ont pleuré pour Clara, pris par l'histoire et les mélodies romantiques jouées par la pianiste Işıl Bengi. Interdits de répétitions depuis près d'un an, Line et Dominique Casta, les parents de Laetitia, venus de leur village corse, se sont fondus dans le public, de même que l'acteur Louis Garrel, mari de la comédienne. « Elle est dans une telle empathie avec son personnage qu'il pourrait n'y avoir plus personne dans la salle, elle jouerait encore », glisse celui-ci, visiblement ébahi. En coulisses, Safy Nebbou, le metteur en scène, rassure Laetitia Casta, pâle comme un spectre. « Elle a terriblement peur d'être mannequin et pas actrice, c'est un moteur très fort chez elle », explique-t-il.

Son désir de casser le miroir du glamour, Safy Nebbou l'a perçu dès 2017. C'était lors d'une audition pour une première pièce, remake du film d'Ingmar Bergman *Scènes de la vie conjugale*. « Elle voulait ce rôle de toutes ses forces, se

souvent-il, alors je l'ai accompagnée là où elle voulait aller, c'est-à-dire devenir comédienne. » La pièce a connu un succès d'estime et chacun est reparti de son côté. Lui dans ses films (*Celle que vous croyez*, en 2019, *L'Œil du loup*, en 2020), elle dans son métier de toujours, les shootings de mode et de pub, et les seconds rôles au cinéma. En 2020, elle est revenue voir Safy Nebbou avec la biographie de Clara Haskil par Serge Kribus (*L'Avant-scène théâtre*, 2019). Elle l'a convaincu, trouvé les financements qui manquaient pour monter le spectacle. « On doit le faire », répétait-elle, obsédée par l'idée d'être seule en scène. Tout le printemps dernier, à Lattes, dans l'Hérault, elle a répété son rôle jusqu'à l'épuisement, enceinte de huit mois et demi lors de la dernière séance de travail.

Sa première offensive au théâtre remonte à 2004. Casta, 26 ans alors, avait conjuré sa peur et était allée frapper à la loge de Jacques Weber après un spectacle : « Je veux jouer *Ondine*. Cette sirène égarée parmi les hommes, c'est moi... » Le comédien et metteur scène, qui se souvenait encore d'Isabelle Adjani inoubliable dans la pièce de Jean Giraudoux trente ans plus tôt à la Comédie-Française, l'avait d'abord gentiment renvoyée dans ses cordes : « Ce texte est poussiéreux, et vous n'avez jamais joué au théâtre... » Mais, deux heures plus tard, Weber trinquait avec sa nouvelle *Ondine*. Visiblement subjugué : « *Espiègle, sauvage, réservée, spontanée, insaisissable, elle est proche de la transparence des petites sources* », déclarait-il à *L'Obs* à l'époque. La suite est moins enchantée. « Le premier essai a été désastreux, je ne connaissais en effet rien au théâtre et j'étais très mauvaise », raconte Laetitia Casta. *J'ai travaillé comme une folle, noirci des cahiers entiers de notes. Je me suis vraiment mise en danger, je devais y arriver !* » La pièce est restée à l'affiche quelques semaines au Théâtre Antoine, à Paris, le temps pour Laetitia Casta de constater qu'elle avait le virus de la scène. Depuis « toujours », assure-t-elle, c'est là qu'elle se voit, rêvant de tournées en province et d'un autre public que celui des défilés de mode et des magazines de luxe. « Je suis quelqu'un de complet, pas seulement une jolie fille », lance-t-elle, de peur de rester enfermée dans une image de femme-objet. Sex-symbol depuis vingt ans, indéboulonnable « personnalité préférée » des Français, comme Sophie Marceau ou Vanessa Paradis, elle veut davantage : « Être vivant, c'est déborder du cadre. » Quand il le faut, elle sait jouer des coudes pour arriver à ses fins.

Le dessinateur de BD et réalisateur Joann Sfar, qui lui a offert un rôle de composition en 2010 dans *Gainsbourg (vie héroïque)*, a vite compris qu'il aurait du mal à caser Casta dans ses fantasmes. Choisie pour incarner Brigitte Bardot, « l'endroit le plus casse-gueule du film », convient-il, elle lui était apparue comme une évidence, par sa sensualité et son naturel désarmant. Mais la belle s'est rebellée, jugeant que le rôle, trop plastique, ne convenait pas à Bardot. Elle est allée débusquer la star dans sa retraite, elles ont partagé leur vécu de sex-symbols, disserté sur la

difficulté de briser la cage de la célébrité. De retour sur le plateau, Casta a exigé de modifier sa partition. « J'ai découvert un boxeur », raconte Sfar. Elle a réécrit ses dialogues, changé la scène où elle danse devant Gainsbourg. » Le jour du tournage de cette fameuse danse, Laetitia est arrivée comme toujours avec sa propre équipe de professionnels, maquilleur, habilleuse, coiffeur, coach vocal, « comme un peintre qui prépare sa toile », remarque Sfar. Il a voulu ajouter un professeur de danse, pour répéter quelques pas classiques. La jeune femme s'est emportée : « C'est une nana qui danse pour faire bander son mec, pas une chorégraphe ! » Résultat, raconte Joann Sfar, elle nous a emmenés là où elle voulait : « Ni Bardot ni Casta, elle a inventé un troisième personnage et on y croit à fond. »

Romy Schneider, Nastassja Kinski, Anna Magnani, Bibi Andersson, Liv Ullmann... Laetitia Casta énumère ses modèles, toutes des actrices qui ont lutté contre l'emprise des hommes. Elle se dit « féminine et féministe », « petite de taille et grande par l'esprit », consciente qu'« un mannequin est un écran blanc sur lequel les gens projettent ce qu'ils veulent ». Le cinéma, où elle s'est lancée à 23 ans, a été plus accueillant et aussi plus conformiste que le théâtre. Ses collaborations avec Raoul Ruiz (*Les Âmes Fortes*, 2001) ou le réalisateur taïwanais Tsai Ming-liang (*Visage*, 2009) ont laissé moins de traces que la chute de reins de Falbala (*Astérix et Obélix contre César*, 2004), restée gravée dans les mémoires.

Une petite phrase au détour de la biographie d'Emmanuel Macron par Anne Fulda, *Un jeune homme parfait* (Plon, 2017), illustre sa place dans l'imaginaire français : « On pourrait déshabiller Laetitia Casta devant lui, ça ne lui ferait rien », a déclaré Françoise Noguès, mère du président, pour démontrer la fidélité de son fils à Brigitte Macron. L'anecdote arrache un petit sourire à Laetitia Casta. Immortalisée en Marianne en 2001, dupliquée comme une icône, elle ne se voit pas comme une star. « Quel mérite à être photogénique ? », demande-t-elle ingénument. À chaque film, elle tient à prouver qu'elle a du métier : « Dans le mannequinat, on a l'habitude d'improviser. Je me sers de mon corps comme d'un instrument pour jouer avec les photographes, comme je joue sur scène. Je n'ai d'ailleurs aucun problème avec les scènes de nu quand elles ont du sens. »

Sa carrière a commencé à l'âge de 14 ans et demi. En 1993, elle remporte le concours de beauté de Miss Lumio, en Corse, doté d'une banderole, de mille francs et d'un carnet de Ticket Restaurant. C'est son frère qui l'a inscrite pendant leurs vacances dans le village paternel. Elle ne se trouve pas belle. Enfant « lunaire, complexée », son seul monde est celui qui l'entoure, la campagne normande, puis Noisy-le-Grand, en Seine-Saint-Denis, où vit la famille. « Mes parents manquaient d'argent, la vie était monotone. Je passais des heures à la fenêtre de ma chambre à regarder la dentelle des arbres, les oiseaux qui venaient s'y poser, cela apparaissait comme des fresques japonaises fantastiques. Mes parents s'inquiétaient parce que je ne travaillais pas ○○○

○○○ à l'école. Et moi, je priais pour avoir une vie extraordinaire plus tard... » Le lendemain du concours de miss, un premier photographe la repère sur une plage. Casta se retrouve projetée en pleine lumière, telle une Vénus sortie des calanques. Très vite appelée par des agences de mannequins, elle abandonne son collège en quatrième. « C'est parce que je suis bête ? », s'inquiète-t-elle devant son père. Dominique Casta, chef d'une petite entreprise habitué aux fins de mois difficiles, ne la retient pas. « Dans un autre milieu que le mien, j'aurais fait une école d'art ou de théâtre. » Elle n'en garde aucun regret : « La mode m'a ouvert toutes les possibilités, elle a fait mon éducation à l'art et à la culture, par des rencontres, des lectures, des voyages. »

Depuis ses 12 ans, elle suivait pourtant un cours de théâtre, à Noisy-le-Grand, dans la petite compagnie pour enfants Julie et Bastien. « On ne pouvait pas la louter, se souvient sa professeure, Julie Guio, elle apportait une bouffée de fraîcheur pétillante. » Un jour, levant les yeux dans une rue de Noisy, elle découvre son élève sur une grande affiche, sexy dans une pub de lingerie pour La Redoute. Déjà entre deux mondes, Casta n'avait rien dit à la troupe.

À 15 ans, sa carrière est déjà lancée. Elle défile pour Jean Paul Gaultier en Shéhérazade punk. L'historien de la mode Olivier Saillard, ex-directeur du Palais Galliera, à Paris, était au premier rang. « Petite, timide, pulpeuse, un sourire à tomber, un sex-appeal en diable, elle était hors normes », se souvient-il. La jeune top, aussi

“ELLE ME FAIT PENSER À MARILYN. ELLE A CE CÔTÉ FRAGILE, VULNÉRABLE, ENFANTIN, SENSUEL, MAIS ELLE EN JOUE AVEC BEAUCOUP PLUS DE FORCE. C'EST SURTOUT UNE GRANDE PROFESSIONNELLE, HUMBLE ET LUCIDE, CE QUI EST RARE. J'AI VU TANT DE FILLES TOMBER DE HAUT DANS CE MÉTIER...”

LE PHOTOGRAPHE ITALIEN PAOLO ROVERSI

charmante que déterminée, ne suit aucun conseil. Elle se fie à son instinct. « On a voulu me faire maigrir, me faire refaire les dents, me couper les cheveux, se souvient-elle, mais j'ai toujours voulu rester moi-même. J'avais la fierté de qui j'étais, de ma famille, de mes origines. » À 20 ans, elle est riche et célèbre, dans le top 10 des top-modèles de l'époque. Dans les défilés, Naomi Campbell, Claudia Schiffer et Linda Evangelista la dépassent d'une tête, elle se sent décalée. C'est pourtant elle qu'Yves Saint Laurent préfère. En 1999, il la fait défiler dans une robe de mariée faite d'un bouquet de roses. Lui en coulisse, elle sur le podium, ils n'en menaient pas large ce jour-là. « On était deux grands timides, deux noyés, on se tenait fort par la main après les défilés pour nous sauver de la peur, raconte-t-elle. Il me disait qu'il n'aimait pas les mannequins, mais qu'il adorait les femmes. » En 2010, en hommage à son mentor, disparu deux ans plus tôt, elle a retrouvé une robe qui avait déjà fait scandale dans un défilé Yves Saint Laurent en 1968 et fait une apparition sur le tapis rouge des Césars, nue sous un voile en mousseline et plumes d'autruches. « Cela a encore choqué ! Robert Redford est venu me dire "Hope you won't get a cold" [« j'espère que vous n'allez pas attraper froid], il était indigné ! Moi, je m'en fichais, je venais d'avoir un bébé, j'étais heureuse. » Olivier Saillard ne s'était pas trompé dans son premier jugement : « Elle est restée hors normes. Rares sont les mannequins qui se mettent en danger comme elle le fait au théâtre ou au cinéma. »

Hors champ, dans la brasserie parisienne où elle a ses habitudes, Laetitia Casta se présente au naturel, cheveux tirés et teint pâlot. Charmeuse, elle cible ses interlocuteurs avec précision, habituée à s'adapter aux objectifs de chacun. À *M Le magazine du Monde*, elle parle théâtre et lectures, Jean Giraudoux et Georges Bataille. Dans d'autres interviews, toujours sincère, elle sera mutine ou dramatique. « Elle me fait penser à Marilyn », confie le célèbre photographe italien Paolo Roversi, qui la connaît depuis ses 17 ans. Elle a ce côté fragile, vulnérable, enfantin, sensuel, mais elle en joue avec beaucoup plus de force. » Comme Marilyn Monroe, Laetitia Casta est apparue dans un concours de beauté, à peine sortie de l'enfance. Comme elle, sa personnalité a failli rester enfouie sous les paillettes. « C'est surtout une grande professionnelle, généreuse dans sa façon de travailler, humble et lucide, ce qui est rare, analyse Paolo Roversi. J'ai vu tant de filles tomber de haut dans ce métier... » Laetitia Casta, qui a toujours visé les étoiles, a aussi essayé de garder les pieds sur terre. « Le plus difficile est de rester ce qu'on est, dit-elle. On passe son temps à se défaire pour rentrer dans les stéréotypes, cela rassure tout le monde. »

Cet automne, toujours top-modèle et mère de quatre enfants, Laetitia Casta sent qu'elle a enfin gagné ses galons de comédienne. Outre Clara Haskil, son nom est à l'affiche de trois films. Dans *Lui*, sorti fin octobre, Guillaume Canet lui a donné le rôle attendu et dénuqué de sa maîtresse, dans une comédie très aut centrée. Rien de neuf dans cette apparition quasiment muette, sinon la

preuve que son sex-appeal reste intact. Dans un registre plus décalé, Delphine Lehericéy en fait une fermière au bord de la crise de nerfs dans *Le Milieu de l'horizon*, sorti à la fin septembre. Savates aux pieds, tablier autour de la taille, Laetitia Casta a retrouvé les gestes de sa grand-mère paternelle, immigrée italienne en Corse. « Une femme forte, extraordinaire, elle est restée toute sa vie femme de ménage à Lumio, dans la résidence secondaire d'un éditeur parisien qui m'interdisait d'entrer chez lui, se souvient-elle. J'y allais en cachette et je découvrais un luxe inouï pour moi, des livres, des tableaux, des œuvres d'art... » Dès ses premiers cachets de top-modèle, elle a racheté la demeure à l'éditeur. Mais sa grand-mère, morte juste avant, n'y est jamais entrée en propriétaire.

Dans sa filmographie de la rentrée, *La Croisade*, de Louis Garrel, sortira en salle le 22 décembre. Laetitia Casta y joue son rôle dans la vraie vie, une mère de famille mariée à Louis Garrel. Inspiré du dernier scénario écrit par Jean-Claude Carrière avant sa mort, en février, ce film, dans l'air surchauffé du temps, donne la vedette à un gamin émule de la militante suédoise Greta Thunberg qui pousse à bout ses parents bobos et réactionnaires. Sur le tournage, Laetitia Casta a su en imposer à son mari, fils du réalisateur Philippe Garrel, petit-fils de l'acteur Maurice Garrel et « top-modèle » du cinéma d'auteur français. « Elle emprunte des chemins inédits, qui peuvent dérouter les metteurs en scène, constate-t-il. Jean-Claude Carrière faisait un cinéma d'action avec des personnages très secs, définis par ce qu'ils font. Elle a fabriqué le sien. Et, en fin de compte, la femme est beaucoup plus intéressante que l'homme. » Ce n'était pas le cas dans leur premier film en commun, *L'Homme fidèle* (2018), ode au charme de Louis Garrel, tourné au début de leur idylle. Troisième homme de la vie de Laetitia Casta, après le photographe Stéphane Sednaoui et l'acteur italien Stefano Accorsi, Garrel est le seul qui a réussi à lui passer la bague au doigt, en juin 2017, sur ses terres corses. Casta avait posé ses conditions : le mariage, ce n'est pas pour jouer. « On ne m'épouse pas comme ça, explique-t-elle. Se marier, c'est vieillir ensemble. »

Sur la scène de l'Odéon de Marseille, dans sa petite robe noire, elle a tout oublié, la mode, la pub et le cinéma. Bras levés, le visage tourné vers un ciel imaginaire, elle est Clara Haskil qui répète, la voix dans les aigus « J'aime jouer ! J'aime jouer ! » Elle se sait poursuivie par une rumeur, une réputation injustifiée de chat noir dans le milieu du spectacle, pas toujours accueillant pour les mannequins. « Quand Joann Sfar m'a choisie pour *Bardot*, on lui a dit que j'allais porter malheur au film », raconte-t-elle. Sa hantise serait d'être huée pendant sa tournée. Dans cette hypothèse, elle a prévu sa riposte, empruntée à Maurice Pialat, quand le réalisateur a été sifflé à Cannes après sa Palme d'or, en 1987, pour *Sous le soleil de Satan* : « Si vous ne m'aimez pas, je peux vous dire que je ne vous aime pas non plus. » Droite sous les feux de la rampe, du côté des artistes. (M)

Combinaison en jersey imprimé rose de Damas, SAINT LAURENT PAR ANTHONY VACCARELLO.





Peignoir de l'Hôtel
Château Voltaire,
à Paris.





Assistante du
photographe :
Maëlle Joigne
– Assistantes de la
styliste : Georgja
Bedel et Léa Meylan
– Coiffure : Olivier
Schawalder
– Maquillage : Marie
Duhart – Manucure :
Brenda Abrial
– Production : Art
Partner – Production
locale : Kitten
– Photos réalisées
à l'Hôtel Château
Voltaire, 55-57, rue
Saint-Roch, Paris 1^{er}.



Pull en laine mohair,
ISABEL MARANT.
Pantalon en coton,
GIMAGUAS.